

Québec français



**Cosmos**  
**Une drôle de promenade en taxi**

Christiane Lahaie

Numéro 105, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaie, C. (1997). Compte rendu de [*Cosmos : une drôle de promenade en taxi*]. *Québec français*, (105), 98–99.

# Cosmos

## une drôle de promenade en taxi

*Je me méfie toujours des films dont on annonce en grandes pompes la sortie. Dans le cas de Cosmos, je me suis inquiétée pour rien. Film à sketches pour le moins réjouissant, Cosmos préfigure la venue d'une relève fascinante sur les grands écrans du Québec. Long métrage tourné en noir et blanc, ce*

*qui crée un curieux effet de nostalgie sur des images pourtant très contemporaines, il se compose de six intrigues qui parfois s'entremêlent, parfois se succèdent. Mais elles se voient toutes reliées par un personnage central : Cosmos (Igor Ovadis), un chauffeur de taxi d'origine grecque, qui embarque tout ce beau monde, et dont les mésaventures viennent clore cette fresque d'une urbanitude inquiétante.*

Ève Gadouas, Sébastien Joannette et André Forcier.

par **Christiane Lahaie**

Produit par Roger Frappier, *Cosmos* réunit le talent de six jeunes réalisateurs, certains ayant déjà quelques films à leur actif, d'autres, une « Course destination monde » dans leur sac. Tout ceci aurait pu donner naissance à un fourre-tout cinématographique, à un collage disparate ou à un casse-tête sans solution. Or, il n'en est rien. *Cosmos* possède une étonnante unité de ton, une sorte d'humour fin de siècle, où les pires réalités sont abordées avec un certain détachement, voire un sourire espiègle, et le futile, avec une gravité désarmante.

Manon Briand, gagnante du prix Claude-Jutra 1992, a réalisé « Boost », le premier sketch du film ; elle y raconte l'histoire de Yannie (Marie-Hélène Montpetit), une femme plutôt « masculine », et de Joël (Pascal Contamine), un copain marginal et homosexuel, portant boucle au sourcil et

cheveux décolorés. Yannie a décidé de procurer quelques heures de plaisir à ce dernier puisqu'en fin de journée, il saura, à la suite d'un test, s'il est séropositif. Pas de veine : la vieille (très vieille) *Cutlass* qu'elle a achetée refuse de démarrer. Arrive Cosmos qui, toujours serviable, survolte la batterie de la voiture. Plus tard, au terme de l'échéance et après beaucoup d'hésitation, Yannie et Joël décident de se rendre à la Clinique. On ne connaît jamais la fin de l'énigme, bien qu'on s'en doute : la voiture est retombée en panne... Courte fable sur la fragilité de la vie et du bonheur, « Boost » fait rire et réfléchir, sans sombrer dans un discours moralisateur.

La seconde intrigue, « Jules et Fanny », est l'œuvre d'André Turpin, réalisateur de *Zigrail* (1995). Tout à fait par hasard, Fanny (Marie-France Lambert), une avocate à qui son mari et associé a confié une cause difficile,

descend dans le même hôtel que Jules (Alexis Martin), son ex-amoureux. Lui est devenu interprète en langage gestuel pour les sourds, et travaille pour les organisateurs d'un congrès. Coup du sort : l'hôtel est bondé et ne peut garder Fanny plus longtemps. Pas de problème, car Jules est prêt à partager sa chambre avec elle. S'ensuit alors une curieuse scène de séduction où il est question des seins de Fanny et de la chirurgie plastique qu'ils ont subie, de même que du corps de Jules qui s'efface trop souvent au profit de son intellect. Enfermés dans la chambre, les deux ex-amants passent à un cheveu de faire l'amour et de s'avouer qu'ils s'aiment encore, mais le destin les ramène à l'ordre, à moins que ce ne soit leur orgueil. Voilà une peinture insoutenable de réalisme de ce que sont devenus nos amours : une course contre la montre, une quête effrénée de liberté, au prix d'une solitude absurde.

Plus court que les autres, et peut-être un peu décevant, « L'individu » de Marie-Julie Dallaire, une ancienne de « La course destination monde », trace le portrait d'un être étrange qui achète la confiance d'autrui en brandissant un bouquet de fleurs. Au début, l'homme (Sébastien Joannette) semble en retard à un rendez-vous, mais plusieurs indices permettent de supposer que ses desseins sont moins clairs ; en fait, il va rencontrer une agente de location (Élise Guilbault) et visiter un appartement. Les choses se corsent quand il demande à voir l'emplacement qui lui serait alloué dans le stationnement souterrain. On devine assez aisément la suite. Et c'est sans doute cette prévisibilité qui enlève de l'intérêt à « L'individu », pourtant bien figolé par ailleurs. Il faut dire que ce petit film opère une rupture de ton, qu'il ajoute une touche américaine (les tueurs en série, par exemple) à un ensemble beaucoup plus atypique.

Le quatrième sketch, « Le technétium » de Denis Villeneuve (autre ancien de « La course... ») est probablement le plus tape-à-l'œil, mais aussi le plus férocement satirique. Morille (David La Haye), un jeune réalisateur timide qui n'a pourtant pas eu peur de tourner un film sur le Cambodge, prend le taxi de Cosmos pour se rendre au « Techno's Hair Shop » — Technétium<sup>1</sup>, où il sera interviewé par Nadja (Audrey Benoît), une animatrice branchée, qui lui donnera la chance de « sizer la twist » avant de l'envoyer sur les ondes et Internet, via satellites et tout et tout. Or, Morille comprend bientôt que toute cette mise en scène n'est qu'un prétexte pour mettre en valeur les talents de Techno (Carl Allacchi), coiffeur de son état et véritable vedette de cette émission qui rappelle étrangement l'univers artificiel de Musique Plus. Dégoûté par cette médiatisation de la vacuité, Morille s'empare d'une tondeuse<sup>2</sup>, menace de mettre la boule de Nadja à zéro, et s'enfuit. Critique acerbe d'une société où les apparences annihilent tout contenu, où le « look » a supplanté toute réflexion philosophique ou politique, où tous abdiquent devant la complexité de notre temps ? Sûrement ! Et quelle gifle bien appliquée !

Comme pour calmer les esprits et détendre l'atmosphère, « Aurore et Crépuscule » de Jennifer Alleyn (« La course... ») succède à la fiction presque

surréaliste du « Technétium ». Ici, Aurore (Sarah-Jeanne Salvy), une jeune femme qui célèbre ses vingt ans, attend en vain son compagnon à la porte d'un théâtre. Se présente alors un vieil homme distingué (Gabriel Gascon), qui ne peut supporter de la voir trembler de froid et l'invite à aller se réchauffer. De toute façon, la pièce « La mégère apprivoisée » est mal jouée... En fait, Aurore aurait voulu devenir comédienne, et le monsieur, qui se fait appeler Crépuscule, en avait épousé une. La nuit avançant, les deux échangent des confidences sur l'amour, l'espoir, le temps qui passe. Puis ils se quittent, forts de leur amitié et du souvenir de cette soirée passée à donner plutôt qu'à prendre. Mélancolie et tendresse caractérisent donc ce petit bijou cinématographique.

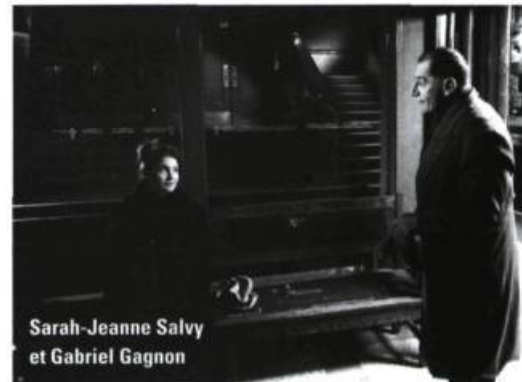
« Cosmos et agriculture », œuvre de Arto Paragamian, réalisateur de « Because Why » (Grand prix des rencontres, Cannes, 1994), vient compléter ce cycle, et constitue une manière de mise en abyme du film. Ainsi, il commence tout comme *Cosmos* lui-même : le chauffeur de taxi grec a dormi dans son taxi, jusqu'à ce que le klaxon d'un camion le réveille. Cosmos se rend alors dans un petit café où il retrouve Janvier (Marc Jeanty), un collègue d'origine haïtienne. Ce dernier, en déjeunant, l'entretient sur ce qu'il considère comme étant la boîte de Pandore de l'humanité : l'agriculture. Entretemps, la voiture de Cosmos est volée par deux hommes qui, après avoir commis un hold-up, repassent devant le café sous le nez de Cosmos, ahuri. Se lançant à leur poursuite, Cosmos et Janvier les filent jusqu'à un terrain vague, qui évoque le désert. Tombés en panne, les malfrats poussent la voiture de Cosmos en bas d'un ravin. Elle s'écrase juste devant les deux chauffeurs de taxi. Priant un instant devant l'amas de ferraille qu'est devenue son automobile, Cosmos repart avec son ami, et la vie continue.

Sous des dehors loufoques, *Cosmos* aborde pourtant des sujets universels, tout en les mettant au goût du jour. L'amour, ou plutôt l'incapacité d'aimer, la solitude dans la foule, la violence faite aux femmes, l'injustice et la mort, les apparences versus la réalité, la sagesse face à la jeunesse, tout y passe. Mais ce qui confère à *Cosmos* une originalité et un charme certains, c'est son rejet de la rectitude politique, de cette sorte de politesse qui cache tant de

mépris. « On dit des sourds, pas des malentendants » rétorque Jules au préposé de l'hôtel ; « le mariage est une association. Il marche si on veut qu'il marche » avoue Crépuscule à une Aurore encore naïve ; Yannie et Joël le sidéen mangent des hot-dogs, puis se font bronzer...

En outre, de par sa structure éclatée, complexe, à la limite de la narrativité, *Cosmos* s'attarde à déconstruire le réel, ses mythes autant que ses vérités. Il a néanmoins tendance à remettre les pendules à l'heure, à ramener le spectateur à la trop grande superficialité des rapports humains modernes. L'importance que l'on accorde aux possessions matérielles finit par nuire à nos chances de bonheur : tel semble être le propos du film. C'est également ce que suggère la tirade de Janvier à propos des dangers de l'agriculture : à partir du moment où l'homme se fixe pour amasser des biens, il perd le sens de sa vie, il cesse d'aller à la rencontre des autres et, à travers les autres, de lui-même. D'ailleurs, Cosmos le nomade vit dans son taxi, et ne le pleure pas longtemps, preuve qu'il affiche une évidente sérénité, contrairement à la majorité des autres personnages...

Bref, si *Cosmos* annonce ce qui guette le cinéphile québécois au tournant de l'An 2000, il y a de quoi se réjouir. Enfin ! un cinéma original, bien fait et plein de mordant !



\* Merci à la direction du cinéma *Le Clap* pour sa précieuse collaboration.

#### Notes

1. Le technétium a été inscrit au tableau périodique des éléments chimiques après avoir été créé artificiellement, histoire de combler une case laissée vacante par la nature. Bien qu'on l'ait synthétisé, il ne sert à rien.
2. Petit instrument de barbier, servant à tondre les cheveux.